

Moutabarridja

Katia Belkhodja

Numéro 168-169, hiver 2021

Depuis la crise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95490ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belkhodja, K. (2021). Moutabarridja. *Moebius*, (168-169), 45-59.

Moutz barridja

Katia Belkhodja

Je fais une liste de ce que la décapitation n'est pas: une fusillade, un attentat à la voiture piégée, une bombe, un démembrement, un égorgement, une plainte académique.

Je fais une liste de ce que la décapitation n'est pas, ça commence comme beaucoup de listes à cause des journaux et des statuts dans lesquels personne, jamais, n'a eu peur d'être décapité.

Là où j'ai grandi, les embaumeurs apprenaient à recoudre les têtes sur les cadavres. Là où j'ai grandi, des barbues se transformaient en guillotines, on les appelait nos frères.

* *
* *

Au début, l'effervescence tranquille et grave rappelait les années 1990. Le 12 mars, une cadre a dit qu'on n'était

quand même pas pour fermer le cégep. Le surlendemain, le cégep est fermé, l'école du petit est fermée, la garderie du plus petit est fermée, l'autre cégep est fermé. Quand il y avait des balles perdues, ma sœur et moi, on s'enfermait dans la chambre et on mangeait des frites devant la télé.

On était grandes, on ne risquait pas grand-chose et on faisait des brioches. Je l'obligeais à apprendre à en cuisiner au téléphone parce qu'on n'était pas, ce coup-ci, enfermées comme quand on était petites, et parce que c'est un skill important à mettre dans un CV, savoir faire des brioches qui goûtent l'enfance et la fleur d'oranger.

Dès mars, l'effervescence tranquille. De plus en plus, ensuite, le bouillonnement.

* *
* *

Je fume du thé et je reste éveillée, le cauchemar continue.

Chaque fois qu'on a cette conversation avec lui, chaque fois. On parle de hijab, de droits, de politique, chaque fois, ça finit pareil :

— Elle s'appelait Katia.

Dans la tête de mon père vit une adolescente qu'on a fusillée en sortant du lycée. « On » exclut la personne qui parle. « On » n'exclut pas les anciens camarades de lycée. Il a fallu partir uniquement parce qu'elle s'appelait Katia, même si partir c'est mourir un peu, parce que rester c'était mourir beaucoup. Elle aura toujours dix-sept ans comme moi, dans la tête de mon père, j'aurai toujours l'âge où j'aimais les cafés vanille ultra-sucrés des machines distributrices du cégep. Il m'apporte encore des grains de café aromatisés, vanille,

caramel, en se disant que les palais enfantins, ils ne sont pas habitués à ça, l'amertume.

J'ai passé mon enfance dans une terreur livide de l'égorgement.

Aujourd'hui, c'est le 6 décembre et défilent les visages. Tous les 6 décembre, quand elle était vivante, ma mère rentrait grave à la maison. Elle enseignait à la Poly, y avait observé la minute de silence. Je ne comprenais pas le principe des minutes de silence, ça me semblait incongru de se taire une fois de plus, de se taire davantage, de ne pas faire des minutes des heures des mois de hurlements, une course de relais de hurlements, ça me semblait incongru que l'on n'assourdisse pas la nation en permanence. Dire leurs noms et celui de Katia Bengana, mais ne pas dire, crier. Devenir l'acouphène constant qui précipitera la fin des civilisations.

Quand mon fils me pose des questions sur Alger, je lui raconte la plage, la plage souvent, le sable, la Méditerranée, les coups de soleil et les méduses. Je lui raconte la famille élargie avec nous dans le même appartement. Forcément, l'enfant né en pleine tempête de neige veut rentrer au pays (quel pays, mon amour?).

* * *

Elle s'appelait Katia et je ne sais pas le cri de mes parents quand ils ont appris la fusillade, elle n'avait que trois ans de plus que leur plus grande. Elle avait le nom de leur plus petite. Je ne sais pas leur cri, je sais que je n'arrive pas à lire les articles sur les enfants battus, que je suffoque, que j'éteins la radio, arrête la voiture, que j'ouvre les fenêtres

sur l'autoroute : quarante coups de couteau, des coups de barre de fer, un enfant qui ne marche plus, une fusillade à la sortie d'un lycée. Ravalier, ne jamais vraiment s'habituer, à l'amertume. Ravalier, prendre ses deux enfants, partir pour un pays où les embaumeurs ne savent pas recoudre les têtes sur les cadavres. Avoir le luxe, un jour, du cercueil ouvert.

* *
* *

Il faut faire lever la pâte deux fois, il faut trouver du sucre perlé ou bien le faire soi-même, il faut appeler sa tante pour la recette exacte, la quantité d'anis et de fleur d'oranger. La première levée avant de façonner les brioches, la seconde levée après. Il faut couper le haut des brioches avec des ciseaux, faire une croix sur le dessus, badigeonner d'un œuf battu, saupoudrer le sucre perlé (acheté – fait soi-même). Je grignotais d'abord autour de la césure ; je laissais la partie dorée saupoudrée de sucre pour la fin. Maintenant, je dore toute la brioche et je l'ensevelis, il n'y a rien à grignoter en dernier, tout est sucré.

Maintenant, c'est moi qui fixe les règles.

* *
* *

C'est à cause de la cicatrice.

Avant l'effervescence de mars, regarder *Les bienheureux*. Mon père et mon fils font des arrêts sur image, mon père pointe le viaduc derrière les personnages, juste au-dessus du viaduc, il y a Sonelgaz. L'enfant regarde, il ne sait pas ce qu'est

Sonelgaz, mais est fasciné quand même, cela appartient à son histoire avec les méduses et les plages. Tu sais, Maman, Tata a déjà été piquée par une vraie méduse. Je sais, mon amour, et il y a eu un corps sans tête à l'entrée de la cité, ça, on ne te l'a jamais raconté.

Dans *Les bienheureux*, la gamine, Ferial, elle a un foulard qu'elle n'enlève jamais. Elle fume, elle boit, elle danse, toujours. Avec son foulard autour du cou. Toujours préciser la position des foulards, l'intérêt que les gens portent à nos textiles, ici. Des femmes arabes, on va bientôt politiser les élastiques.

La petite, dans une fête, quelqu'un lui arrache son foulard. Une plaisanterie. À la base du cou, elle a une plaie refermée depuis l'enfance.

Nous apprenions très tôt ce que voulait dire « arme blanche ».

* * *

En Kabylie, on engage des pleureuses pour accompagner les cercueils. Sangloter, s'arracher les cheveux, mettre en scène la douleur de ceux qui ne peuvent pas pleurer. À chaque féminicide, engager des hurleuses. Mesurer ça au sonomètre, la quantité de décibels, l'endurance de leur cri, les payer. En argent sonnante et trébuchant, payer les femmes les plus loud qu'on ait croisées, les voix les plus aiguës, les plus rauques, les plus éraillées. Tous les trois jours, bon an mal an, les accompagner. Cercueils assourdissants dans les rues de la ville.

* * *

À Villeray, un graffiti : *dans cinq féminicides c'est Noël.*

* * *

Il y a ce cliché : on se pointerait avec le drapeau partout. Ce n'est pas complètement faux. Aux rencontres sportives, aux manifestations, à des événements variés, rien à voir avec le vert blanc rouge, le croissant ou l'étoile, mais il est là, quand même, le drapeau. One. Two. Three. Il y aura toujours quelqu'un pour répondre viva l'Algérie, je l'ai crié seule dans un show d'humour un jour. Les conspirationnistes ont peur des puces, j'en ai certainement une implantée quelque part, activée automatiquement, je crie, je suis dans un match de foot permanent. Je n'avais pas apporté de drapeau ce jour-là, j'aime le voir dans les games de ringuette, les manifestations, les rassemblements qui n'ont rien à voir avec le vert blanc rouge. On porte le drapeau, on se l'enroule sur les épaules, autour du cou.

C'est à cause de la cicatrice.

* * *

La légende veut qu'un jour il y ait eu erreur sur la personne. Les intégristes se sont trompés de cible, ils ont

exécuté quelqu'un en le confondant avec un autre. La légende veut qu'ils soient allés s'excuser à sa mère. Une bavure. Un peu comme une bavure policière, même si les policiers ne présentent pas d'excuses aux mères de leurs victimes. J'avais moins peur des fusillades que des égorgements, moins peur des balles perdues. La légende racontait aussi qu'une balle perdue avait tué le fils d'un voisin. Les légendes sont probablement vraies, les légendes existent dans les conversations entre adultes qui ne nous concernent que de très loin. Eux sont à des années de nous et c'est pour ça qu'ils croient aux monstres.

C'est peut-être à cause des accidents que je n'avais pas peur des fusillades. Des ballets, des comédies d'erreurs. Une balle perdue ne me vise pas particulièrement. Tous les enfants le savent, c'est toujours moins grave quand on ne fait pas exprès.

C'est ici que j'ai commencé à avoir peur des fusillades. En 2017. Le 29 janvier. N'être jamais retournée à la ville de la mosquée rouge. Aucune erreur sur la personne. Les enfants le savent, c'est toujours plus grave.

* * *

Il paraît que c'est difficile de parler des mots quand les mots contiennent des bateaux de cadavres. Il paraît que c'est difficile de se faire signifier qu'un mot contient des bateaux de cadavres, même quand on est spécialiste des signifiants. Il paraît que ça se compare à une décapitation quand on n'a jamais vraiment eu peur.

D'être décapité.

* *
* *

Le créponné ressemble au sorbet au citron sans être du sorbet au citron. C'est cuisiné avec des blancs d'œufs montés en neige, c'est une crème glacée, mais c'est aussi une mousse. Le créponné est en voie d'être classé au patrimoine immatériel de l'UNESCO, impossible d'en trouver à l'extérieur du pays, impossible à reproduire, je sais. J'ai essayé.

Je ne sais pas s'il y aura une cérémonie, mais j'ai préparé mon drapeau. Au cas où.

Parler du créponné à l'enfant, comme ma mère m'avait appris à rincer le gunpowder longtemps à l'eau bouillante avant de rajouter la menthe. Tuer l'amertume.

* *
* *

Pendant quelques secondes, la tête coupée du mouton bouge encore, indépendamment de son corps qui fait quelques pas flageolants. Peut-être quelques minutes, j'étais petite, le temps semblait immense. Je suis restée interdite, mon père voulait qu'on s'en aille, qu'on ne regarde pas, mais mon oncle fermier a dit laisse-les. Laisse-les, elles apprendront bien assez vite que les animaux les plantes les parents. Les citadines tétanisées. Pour moi, c'est la mort de la mouche, mais je n'avais pas encore lu Duras, alors je ne comprenais pas que c'était la mort de la mouche. Pour mon oncle, ce n'était pas du tout la mort de la mouche, c'était le

souper de l'Aïd qui venait, ma cousine a été la première à parler, elle a demandé quand est-ce qu'on le mange.

Deux ans plus tard, je suis chargée de nettoyer les pattes, on ne jette rien. Cette fois-là, je n'ai pas assisté à la scène ni entendu le cri.

Voilà, c'est tout.

* * *

C'est à cause du mouton ou à cause des infos, les comptes rendus précis de massacres de villages à la télé (toujours française). Les histoires de familles réfugiées sur le toit des maisons, puis des maisons brûlées, les histoires de bébés démembrés découpés. Je crois que j'étais à la porte du salon. Je ne sais pas lesquelles de ces histoires sont vraies. J'ai cherché longtemps de quel village parlaient les présentateurs télé ce jour-là. Relu la chronologie des massacres recensés dans les médias. J'ai lu Bentalha et Raïs, je ne trouve pas le mien. Celui de la porte du salon dans lequel d'autres enfants sur des toits brûlaient en me tendant la main.

* * *

Devant l'école, un graffiti: *G.I.A.*

* * *

Au secondaire, mon prof d'histoire ne nous a jamais traités de bande de Maghrébins. Il soupirait seulement au lieu de dire mon nom dans sa liste de classe. Le soupir, c'était moi.

Je ravale, mais reste d'une politesse glaciale. J'utilise quand il faut tous les mots de vocabulaire que j'ai appris en lisant parce que c'était trop dangereux d'aller jouer dehors.

Il paraît que c'est difficile de parler des mots quand on se fait signifier. Qu'il est plus facile de verrouiller des armoires pleines de masques. Ils lisent *La peste* et ils discutent à Valladolid. J'ai décidé de ne pas les y suivre non plus, décidé d'écouter sagement les filles de Dessalines.

La peste se passe à Oran, lieu de naissance du créponné.

Entre Camus et le créponné, je préfère le créponné, et entre la justice et sa mère, je.

* * *

Le premier jour de la première année d'école, la maîtresse me demande dans quel quartier j'habite. Quand je réponds, elle ouvre grand les yeux, elle en discute avec les autres maîtresses à la pause, elles me regardent en chuchotant comme si elles disaient ne t'y attache pas trop, à celle-là, les balles perdues.

C'est vrai, dans mon quartier, des fois. Personne ne s'en est jamais pris à nous, on a toujours pensé que le fils de la voisine, fanatique, leur parlait. Oui, ce sont des mécréants, mais ne les touchez pas, ce sont les mécréants de ma mère. Dans mon quartier, surtout, El hadj, le jour où j'ai jeûné pour la première fois, c'est-à-dire probablement sauté une collation, il m'a donné de la zlabia.

À cette époque, certaines maîtresses d'école demandaient aux enfants d'apporter des bouchons de liège pour les bricolages. C'était pour vérifier si les parents buvaient, s'il y avait du vin à la maison. Ma maîtresse, ses yeux écarquillés. Quand même. Je l'aimais bien.

C'est vrai, dans mon quartier, aussi. Le jour de mon départ, la promenade avec ma cousine, deux garçons de notre âge peut-être, ou pas beaucoup plus vieux, nous disent de mettre le hijab en passant un doigt sur leur gorge. Je réponds en sifflotant, mais je siffle mal alors j'ai surtout l'air de souffler en l'air. Pas grave. C'est au moins ça.

*
* * *

Surtout en faire une affaire nationale, dire les mots qui sonnent dans leurs bouches comme des bateaux de cadavres, les prononcer toutes les minutes à la radio la télé les journaux, devant les enfants, en réunion, s'assurer que ça ne se reproduise plus, qu'on ne fasse plus pleurer, jamais, les crocodiles blonds.

Dans les cours de récré, des enfants qui entendent le mot à la maison la radio la télé le répètent à ces autres enfants dont les parents étaient privés de masque. C'est bien. C'est la liberté.

Surtout en faire une affaire nationale, les punir. Les comparer aux égorgeurs de mon enfance parce qu'une décapitation, ça ressemble de très près à une plainte académique quand on n'a pas eu peur, jamais. D'être décapités.

* *
* *

Et ne jamais répondre câlisse de crisse man. Fuck you. Fuck all of you. Oh shit, non, de l'anglais, rien de pire. De l'arabe, peut-être.

Garder ma politesse glaciale. Utiliser tout le vocabulaire que j'ai appris en lisant parce qu'on se faisait égorger. Dehors.

* *
* *

Ils sont quatre, ils marchent de long en large devant la fenêtre de la classe de ma mère. Je ne sais pas quel langage informatique elle enseigne, quel concept mathématique elle explique. Je sais que sa classe ne se concentre pas sur le langage informatique ou le concept mathématique. Je le sais parce que c'est évident, ma classe ne se concentre pas quand un écureuil passe devant la fenêtre. Moi non plus. Quatre hommes barbus qui marchent d'un pas décidé de long en large devant la fenêtre d'une classe, c'est beaucoup plus gros qu'un écureuil.

Ils sont quatre, ils portent un cercueil vide et ils marchent de long en large devant la fenêtre de la classe de ma mère. Elle dit d'un ton glacial : on continue le cours.

Je ne sais pas comment elle aurait réagi à un écureuil.

* *
* *

Au collègue qui me demande si je suis arrivée par le même container que ma collègue haïtienne, je n'ai pas répondu. Je n'ai jamais méprisé les noyés jamais méprisé les survivants de bateaux de papier. Je sais que la Méditerranée est le plus grand tombeau du monde que les vagues ensevelissent rejettent des enfants comme des algues sur les plages. Depuis longtemps, je n'ai plus peur des méduses.

Dans la famille des insultes qui n'en sont pas, je veux bien prendre woke et moutabarridja, je veux bien prendre arrivée par container avec une fille de Dessalines.

Dans l'avion qui m'a amenée ici, j'ai eu des crayons de cire, des dessins à colorier, pas de terreur de la noyade. Je n'en ai jamais tiré aucun mérite.

* * *

C'est une amie qui parle de décapitation sur les réseaux sociaux, qui s'interroge, qui se demande. L'égorgeage, la plainte académique. Est-ce que les étudiants, en voyant, n'est-ce pas, est-ce que les étudiants d'histoire de l'art ne se sentent pas. Je ne peux pas lui écrire, je l'appelle. Je l'entends décrocher, je commence la liste de ce que la décapitation n'est pas, je lui raconte la zlabia le quartier les embaumeurs têtes recousues sur des corps avant que les familles. J'essaie de lui raconter, elle raccroche. Elle raccroche et je ris: la liberté. C'est bien. Je parle à la tonalité, je n'ai jamais rencontré de son plus bienveillant que la tonalité, que les notes longues et lancinantes du téléphone éteint. Mon amie n'a jamais eu peur de la décapitation, n'a jamais donné un cours pendant la promenade d'un cercueil, ne s'est jamais réveillée pour

vérifier les serrures portes blindées fenêtres barreaudées. À la tonalité je raconte la banalité de l'horreur la quotidienneté et je raconte aussi les trois heures que j'ai passées adulte enfermée dans la salle de bain sans téléphone parce que j'étais toute seule j'avais entendu un bruit dans la maison un tuyau sûrement probablement pas un égorgé. À la tonalité je raconte tout ça je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui m'ait mieux écoutée que cette tonalité sans avoir eu peur aussi des couteaux des machettes des milices. Nous n'avons pas, je sais, le monopole de la terreur. Les hommes-guillotines ne m'appartiennent pas, mais je ne les partage qu'avec ces autres qui s'enferment dans les salles de bain quand la tuyauterie fait des siennes.

Ils l'appelaient moutabarridja, les autres lycéens. Celle qui s'exhibe, celle qui se maquille, par contiguïté devenue celle qui montre ses cheveux, celle qui parle trop fort, celle qui regarde passer les cercueils et continue son cours, cette obsession induite pour nos cheveux, partout, de nous, on réglera bientôt les élastiques.

Ils l'appelaient moutabarridja, ceux qui l'ont tuée à la sortie du lycée. Elle s'appelait Katia.

Nous portons, toutes, le nom d'une morte.

Ce texte contient des passages des textes suivants :

DILEM, Ali, rubrique de caricatures du journal *Le Matin*, 1991-1996.

DURAS, Marguerite, *Écrire*, Paris, Gallimard, 1995.

LAÂLAM, Hakim, *Le nez et la perte*, Alger, Saec-Liberté, 2001.

MARTELLY, Stéphane, « Je n'irai pas à Valladolid », publication Facebook, 17 octobre 2020.